

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 13

Artikel: Lo regret de 'na fenna
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192865>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

velle. Hanté par cet esprit d'imitation, cette espèce de contagion morale, l'obsession de la célébrité future le poursuivait : *Tu verras, dit-il à un de ses camarades, qu'on parlera de moi dans quelques jours.*

Conduit devant le commissaire de police, il déclara qu'il avait arrêté la mort de son patron et que rien n'aurait permis à celui-ci d'échapper. Il semblait qu'il ignorât le remords et éprouvait sans doute une satisfaction intime d'avoir réussi. »

On voit par là que l'application de la peine de mort n'arrête guère les meurtriers et, qu'en outre, les récits écœurants qui abondent à la troisième page des petits journaux français qui nous arrivent chaque jour par ballots, ne peuvent qu'exercer une influence funeste sur les mœurs. Les nouveaux tarifs douaniers feraient une œuvre vraiment patriotique et morale, en frappant de droits très élevés l'entrée de cette littérature on ne peut plus malsaine.

Lo regret de 'na fenna.

Ne faut pas dzudzi su la mena. Dâi iadzo que y'a lài a dâi dzeins mariâ que sè font boun'asseimblant per dévânt lo mondo, et que quand sont solets à l'hotô, ne font que dè ronâ et dè sè remâofâ. Lo teimps iò sè desont : mon petit colin, mon bijou, ma chérie, ma collette, est passâ, et la mâiti dâo teimps ne sè paovont pas derè oquiè sein bordenâ.

Ein 47, l'annâe dâo Sonderbon, qu'on avâi met su pi l'élita, la réserva et mémameint lo depôu, s'étâi onco formâ dâi compagni dè volontéro, que c'étâi dâi z'hommo qu'étiônt francs, et assebin dè cliâo que n'avîont jamâs étâ recrutâ. Cliâo volontéro n'étiônt pas d'obedzi dè parti; mâ c'étâi soi-disant, dâi crâno patriotes que volliâvont vaincre ou mourir. Binsu que y'eîn avâi qu'étiônt bin ein-teinchounâ; mâ y'eîn avâi on part que s'étiônt fé inscrire po poâi sein allâ cau-quiè teimps ein laisseint la fenna à l'hotô.

Quand cein est venu què l'a faillu parti et que lè piquièttès sè sont met à traci po portâ lè z'oodrès, n'ia pas ! l'a faillu fèrè lo sa tot lo drâi. On arâi bio z'u arretâ lo mécanique po écâore, âo bin la rebatta po fèrè lo vin dè bliessons, n'ia vâi pas moian dè fèrè lo renitant, et coute qui coute, faillu modâ, que ma fai lè fennès coumeinciront à pliorâ et à sè lameintâ. Cein fut on rudo momeint; ne lâi eut què lè valets et lè z'homo mau accobliâ que furont conteints dè parti; mâ cliâo qu'avîont fenna et enfants et nion po gouvernâ à l'âo pliace et po trairè, partessont on pou maugrà leu.

Frederi à Pimpreneu, on vilhio dè 50 ans, n'avâi jamâs étâ on bin fameux sordâ, et tot parâi s'étâi met dein lè volontéro, que tsacon trovâvè que c'étâi

'na folerà, et on plieignâi sa fenna, qu'allâvè restâ tota soletta, que seimbliâvè que le dévessâi ètrè bin chagrinâ; mâ diabe lo pas ! Lo dzo que l'a du parti, n'a pas fé tant dè ce commerce po lâi derè adieu, et ne faut pas crairè que sè séyont remolâ et ni tchaffâ. La pernetta étâi pè lo courti et l'autro lâi a criâ : à la revoyance ! du su la porta, et l'a modâ.

— Coumeint ! vo ne pliorâ pas dè vairè parti voutron Frederi, fâ à la fenna à Pimpreneu onna vesena que sè trovâvè quie ?

— Càisi-vo, Nanette, se le repond, l'est pi quand revindrâ que vu pliorâ.

HOCHÉ-QUEUE

par Auguste GEOFFROY.

V

Ce jour-là je m'étais engourdi plus tard que de coutume dans ma retraite favorite ; je ne devais point, en effet, rentrer à la Renardière pour le souper. Richardot, le brigadier du canton des Oseraies, nous avait invités, Bernard et moi, à son retour de noces, et j'avais promis de m'y rendre.

Le chemin le plus court était de passer près de Notre-Dame-des-Mésanges, en laissant Monthiers-aux-Bois sur sa gauche, et de marcher droit au travers des coupes affouagères de la commune. On gagnait ainsi une heure sur les circuits de la route départementale.

Je ne fus donc pas surpris d'apercevoir Bernard en tenue et venant de mon côté vers six heures, à la nuit tombante, et j'allais me lever pour aller à lui, quand une sorte de trot de cheval, un froissement de branches écartées, me firent rester coi. Les objets, sous le couvert, commençaient à être incertains, et machinalement je tâtais mon fusil en écarquillant les yeux pour mieux voir.

Le chevreuil, c'était le *Hoche-Queue*.

Je ne pouvais plus me montrer ; le mieux était de me raser sans bruit et de rester le spectateur involontaire et charmé de l'entrevue de mes amis.

Elle s'avavançait, un doigt sur la bouche, regardait çà et là ; lui était demeuré immobile, sans une parole, sans un geste.

Le *Hoche-Queue*, arrivée dans le rond-point de la fontaine, s'élança en deux bonds et prenant le garde à bras-le-corps, appuya fortement sa tête mignonne sur la poitrine aux boutons argentés et à la croix rouge. Il saisit la tête des deux mains, leva un instant les yeux en haut, puis baisa doucement le *Hoche-Queue* sur le front et sur les cheveux.

Ce fut tout ; dix secondes s'étaient écoulées et déjà le brigadier s'éloignait à pas pressés du côté des Oseraies, déjà le trot de chevreuil broussaillait, en diminuant peu à peu du côté opposé.

Je me levai à mon tour et me mis à courir sans me douter, quoiqu'ému cependant, que je venais d'assister à un adieu suprême.

Richardot nous régala de son mieux ; et il n'était pas loin de minuit quand je serrai la main de Bernard à l'intersection des deux allées forestières qui se dirigeaient l'une vers la Renardière, l'autre vers la Maison Forestière.

Hervé, sous prétexte de vente de bois, était allé, lui, à la ville voisine, et rentré alors que sa fille était déjà couchée, il l'avait fait relever, à coups de pied, pour courir à Monthiers lui chercher encore de l'eau-de-vie.

Le *Hoche-Queue* était partie sans murmurer, comme d'ordinaire ; mais le chemin est long du taudis qu'habitait le braconnier à l'auberge de Monthiers ; arrivée là, il lui fallut attendre, de sorte que, s'impatientant, l'ivrogne s'était avisé d'aller à sa rencontre.

Dans le même chemin venaient, d'un côté le pauvre *Hoche-Queue* sanglotante avec une lanterne à la main droite et une bouteille dans la main gauche, de l'autre Hervé, furieux sans raison, sa pipe aux dents et son fusil sur l'épaule. Le garde marchait dans une avenue qui coupait ce chemin, transversalement.

Quand il eut arraché la bouteille aux mains de sa fille, le braconnier en absorba une partie sur place, puis, l'enfonçant dans la poche de sa veste, grommela au *Hoche-Queue* qui partait rapidement : « Tu peux aller te coucher, je vais apprendre à tes galants comment on fait la cour aux filles. Tu vas entendre cela !

Et il continua, en trébuchant, sa route du côté de Monthiers, sans trop savoir pourquoi il y allait.

La fatalité voulut qu'il croisa le garde au moment où celui-ci, quittant le chemin de traverse, s'engageait dans l'avenue principale. Quelle scène se passa alors ? Nul ne l'a jamais su ; mais deux coups de feu me firent tressaillir comme je franchissais le seuil de la Renardière ; ils firent aussi s'élancer dehors le *Hoche-Queue* qui venait de rentrer au logis.

Puis, ni l'un, ni l'autre, nous n'entendîmes plus rien que le vent de pluie qui courbait en tous sens et avec des gémissements les sapins et les peupliers.

A l'aube, des coupeurs au bois et des charbonniers trouvèrent le brigadier étendu dans l'herbe humide de l'avenue forestière ; une charge de chevrotines l'avait atteint à l'occiput et l'avait foudroyé.

On le coucha sur des brancards et on le reporta à sa pauvre vieille mère.

Je fus prévenu vers les dix heures du matin et je courus à la Maison Forestière.

Surpris par la mort, Bernard avait gardé le doux sourire qui, d'ordinaire, entr'ouvrait ses lèvres ; ses traits avaient été subitement immobilisés et aucune contraction n'en rompait l'harmonie des lignes. C'était toujours la figure franche, martiale et bonne du soldat. Je le pleurai sincèrement et demandai, comme une faveur, de remplir autour de ses restes les devoirs qu'y eût remplis un frère.

Ses gardes et moi, nous le veillâmes pendant deux nuits ; et cette veillée de mort sera bien le spectacle le plus grandiose dans sa simplicité, le souvenir le plus émotionnant dans ses détails tragiques dont mon imagination et ma mémoire puissent être frappées au cours de mon existence.

Le vent d'ouest qui soufflait depuis plusieurs jours finit par amener la pluie ; une de ces pluies lentes, mais continues, comme il en tombe pendant des semaines sur les forêts de Champagne, en automne. La Maison Forestière, avec ses girouettes grinçantes, son auvent quadrangulaire, son poteau indicateur, disparaissait dans un brouillard humide ; de quelque côté que l'on portât le regard, les avenues ouvraient l'éventail argileux de leurs